

MODES DE PARIS

Littérature. Beaux-Arts, Théâtres, Economie Domestique



Toilette de bal pour jeune femme en soie brochée crème semée de roses.

De Madame Pelletier-Vidal, 49, rue de la Paix.

MODES



ous voilà en pleines fêtes de fin et de renouvellement d'année. C'est donc le moment de songer plus que jamais aux toilettes habillées.

Au Châtelet, où elle a merveilleusement joué, avec orchestre, un *Concerto de Saint-Saëns*, M^{me} Roger-Miclos portait une toilette ravissante que je vous signale, chères lectrices, comme un modèle du genre. Quoi qu'on prétende la peluche un peu en défaveur, cette robe était en peluche vert mousse, et elle suffisait, je vous assure, à remettre cette belle étoffe à la mode, tant elle était réussie! Coupée en princesse, longue, la jupe assez ample, mais souple, elle était tout unie, moulant admirablement la taille. Mais le corsage, ouvert en V derrière, laissait entrevoir une guimpe de satin blanc, toute brodée de pierreries multicolores. Cette guimpe formait même à elle seule tout le devant du corsage, que terminait un col Valois légèrement évasé. Les manches étaient des chefs-d'œuvre. En satin brodé, absolument plates, et très allongées sur la main, elles étaient ornées, dans le haut, d'un gros ballon rayé en long par des lanières de peluche, larges de cinq centimètres environ, et simulant à merveille des crevés Henri II.

Cette toilette, très élégante comme robe de dîner, ferait aussi une robe de bal charmante, si le corsage, en V devant et derrière, était à guimpe mobile, et que les manches longues fussent éga-

lement mobiles. On pourrait border le décolleté par une petite draperie en gaze de soie, rose ou crème, qui accompagnerait au besoin la fermeture de la robe; et tout cela, éclairé par quelques jolis bijoux, serait, certes, du meilleur goût, tout en étant sérieux.

En velours côtelé gris peau de daim, on fait aussi des costumes charmants qui sont non moins jolis à la ville que le soir. Quelques-uns sont ornés de biais, en étoffe pareille, posés à plat au bas de la jupe, tandis que le corsage est garni d'une berthe en guipure d'Irlande retombant bien sur les manches,

composées de deux gros bouillons coupés par des entre-deux de guipure sur transparent de soie assortie, ou de nuance tranchante.

Ce genre de garnitures, en biais, est très apprécié, surtout pour les fillettes. On les remplace cependant quelquefois par de petits ruchés en ruban.

Beaucoup de robes d'enfants se font en blouses, montées sur empiècements carrés, pointus ou ronds, et serrées à la taille par une ceinture. Des manches alchimistes, à petits poignets droits ou rabattus, et un col assorti, suffisent pour achever ces costumes très simples, mais très pratiques, dont, naturellement, les jupes ballonnent un peu.

En zibeline vieux bleu, avec col, poignets et ceinture en velours caroubier, on ferait, dans cet esprit, quelque chose de très comme il faut. Il serait plus nouveau encore d'entourer l'empiecement d'un petit volant froncé, liseré de velours formant à volonté, et suivant la conformation de l'enfant, berthe ou épaulettes.

Un grand paletot *Valois*, en peau de taupe, coûte peut-être un peu cher, mais c'est tellement solide comme étoffe et si pratique comme forme, puisque très long et très large il permet aux enfants de grandir, que j'engage beaucoup les mamans qui me lisent à adopter cette forme et ce tissu.

Pour les cravates des messieurs, on vient de créer un nouveau bibelot destiné à remplacer les épingles que l'on mettait de chaque côté des faux-cols pour empêcher la cravate de remonter. Ce rien, très pratique, s'enrichit de pierreries ou de ciselures. On en voit de charmants à la devanture de certaines maisons du boulevard. Je vous recommande aussi, comme objets d'étrennes, la boîte à papier *xx^e siècle*, ressemblant à une malle de femme, à tiroirs, et recouverte en vieille étoffe. Pour le Jour de l'An on remplit de bonbons, mais surtout de chocolat, le tiroir de dessus, et l'on met seulement le papier dans le fond. Le petit porte-mine en argent est aussi fort gentil, de même que tous les ustensiles pour fumeurs. Souvent on agrmente un bout d'ambre d'une mouche, d'un papillon ou d'un chiffre en émail, en pierrerie, en or ou en argent. Tout cela est charmant et d'un prix très abordable.

J'engage aussi nos lectrices à sortir de leurs tiroirs les bijoux anciens qu'elles tiennent de leur famille et à les faire remonter à la moderne. Elles pourront ainsi faire à leurs enfants des présents doublement précieux pour le nouvel an. Il y a à Paris des maisons dont ce genre de travail constitue la spécialité.

MARIE-BERTHE.

FANTASIE

AMEUBLEMENT : SALON MODERNE DE M^{me} ***



IL est une pièce de l'appartement que l'on puisse placer sous cette rubrique, c'est bien le salon tel qu'on le meuble aujourd'hui. Livré à la fantaisie et au goût personnel, il est rare d'y trouver ce que l'on appelle un meuble de fond, c'est-à-dire canapé et fauteuils assortis. Sommes-nous loin du salon classique en aubusson ou en lampas qui fit les beaux jours de nos mères ! A cette époque, si la porte entr'ouverte des appartements nous eût permis d'y jeter un coup d'œil furtif, l'on aurait vu du premier au quatrième étage l'éternel aubusson étalant ses fleurs et ses médaillons sur un fond variant du vert d'eau au rouge, du bouton d'or au rose de Chine. Aujourd'hui, si même indiscretion était possible, quelle diversité nous constaterions dans l'ameublement de ces salons.

Comme rien n'est nouveau sous le soleil, qu'une mode revient après un cycle plus ou moins long, il ne vous étonnera pas, mes aimables lectrices, d'apprendre que l'on revient aux rideaux et aux portières tombants et sans embrasses. L'abus des draperies devait amener le changement qui s'opère. La mode est donc de garnir les fenêtres d'un bandeau et les rideaux, droits et

tirés, massent de côté leurs souples et nombreux plis, laissant voir ainsi le store ou les doubles rideaux de jolie soie légère ou de guipure d'art. Les portières, montées de même façon, un peu longues pour qu'elles traînent légèrement. Cette grande simplicité, d'un goût irréprochable, est nécessaire pour calmer le papillotage d'un ameublement de fantaisie que les lourdes draperies écraseraient.

Un salon moderne aux panneaux tendus de soie matelassée, d'un ton écru fin et clair réunit fauteuils et canapés Louis XIV en noyer, couverts d'une superbe étoffe moderne fond crème à fleurs brochées, rehaussées d'or, copie d'une soierie ancienne ; un beau fauteuil, même style, tendu d'une étoffe ancienne ; deux autres à haut dossier bois doré avec tapisserie à personnages ; une splendide table-bureau Louis XIV copiée sur celle du palais de Versailles. Une table-bureau dans un salon, direz-vous, mais quelle table ! Là commence la fantaisie. Continuons : un canapé droit dit à l'italienne en panne d'un ton superbe de vieux rouge garni de passementerie bise et fil d'or ; près de la cheminée, fauteuil semblable pour la maîtresse de la maison. Deux chaises anciennes à haut dossier supérieurement sculpté,

avec siège tendu de vieille étoffe, attirent les regards mais n'invitent pas au repos, et, pour cause, on les respecte. L'un des panneaux est occupé par un meuble Renaissance en chêne admirablement fouillé; j'aimerais dessus deux grandes et belles potiches japonaises dont le riche coloris éveillerait ce panneau exquis, mais un peu sévère. Ici et là, des petites tables modernes tendues d'étoffe avec draperie formant poche. Un paravent de taille moyenne se développe derrière les sièges placés près de la cheminée comme pour garantir de l'air les personnes qui y sont assises, mais bien par pure idée de décoration. Placé dans le renfoncement de deux feuilles, un énorme dracena élance son élégant et menu feuillage.

Une originalité, qui n'est pas sans mérite, a fait tendre en trumeau, au-dessus de la glace qui surmonte le canapé à l'italienne, un très beau lambrequin,



Robe d'intérieur en tricotine crêpée et guipure pour jeune fille.
De Madame Pelletier-Vidal, 19, rue de la Paix.

vieux gobelin qui représente une scène biblique qu'hélas! il n'est pas donné, vu la place qu'il occupe, de pouvoir admirer comme il le mérite. Piano droit, piano à queue, y trouvent leur place, et jetée sur ce dernier comme tapis, une belle moire ancienne d'un rose indéfinissable et adorable, garnie d'un large entre-deux et d'une dentelle point de Venise, le tout ancien.

Mes lectrices verront, dans cette sommaire description d'un des jolis salons que j'ai admirés, un meuble en chêne, une table-bureau, des bois dorés, d'autres, naturels; canapé à l'italienne, s'harmonisant on ne peut mieux, grâce au goût qui a présidé au choix de la couleur des étoffes des rideaux et de la tenture, et les couleurs arrêtées au choix, plus difficile, des tons de ces couleurs.

CORALIE L.

Explication des Gravures noires (pages 229 et 231)

Toilette de bal pour jeune femme; soie brochée crème semée de roses. — La jupe ronde, bordée d'un plissé de soie sur lequel repose un très haut volant de dentelle, est joliment garnie de rubans de velours vert d'eau posés sur les coutures, et terminés par de gros nœuds de velours-étoffe.

Le corsage, à peine froncé au milieu, devant, est pris dans un corselet de velours qui monte en pointe dans le dos et se diminue, devant, en deux pattes croisées tombant sur la jupe.

Une jolie dentelle froncée forme des bouffants sur l'épaule, et se continue en un gracieux drapé qui garnit le haut du corsage, serré par un nœud de velours.

Gants blancs.

Souliers en satin rose et bas de soie rose.

Robe d'intérieur pour jeune fille, en tricotine crêpée, garnie de guipure assortie et de velours orangé. — Deux volants de guipure ornent le bas de la jupe, qui est légèrement froncée autour de la taille.

Le corsage, fermé derrière, est bouffant devant; il est garni d'une double collerette de guipure; le col est en velours orangé.

Ceinture ronde, en ruban de velours orangé, fermée de côté par un nœud montant sur le corsage.

Manche vaguée s'arrêtant un peu au-dessous du coude, terminée par un sabot de dentelle.

Explication de la Gravure coloriée 4917

Costume en velours bleu marin pour petit garçon de 3 ans. — La culotte est serrée au-dessous du genou par un caoutchouc. La blouse, ainsi que le col, en surah rayé bleu et blanc. La veste tombe droite, très ouverte, avec de grands revers.

Bas de soie noirs. Escarpins vernis.

Robe en gaze bleu pâle, brochée d'un léger courant, pour jeune fille de 16 ans. — La jupe montée par des fronces à une ceinture ronde, qui est couverte par un galon brodé noué devant, avec longs pans frangés.

Corsage tendu dans le bas, bouillonné à partir de la poitrine; cette partie est entourée d'un volant légèrement froncé. Même disposition pour le dos.

Pour manche, un grand bouillon serré par un bracelet et une engageante en tulle.

Bas de soie bleu pâle. Souliers en satin.

Robe pour fillette de 6 ans. — Belle vigogne bois de rose. Elle est montée par deux plis creux à un empiècement en cachemire cerné de chinchilla. Même façon pour le dos.

Une ceinture en cachemire resserre l'ampleur un peu au-

dessous de la taille, en passant sous les plis creux, que l'on fend de chaque côté.

La manche large du haut, plate et en cachemire à partir du coude. Un bracelet en chinchilla et autour du cou.

Bas noirs. Souliers en chevreau.

Robe pour fillette de 12 à 15 ans. — Taffetas rosé à lignes avec pastilles foncées. Jupe ronde ourlée d'une bande de taffetas rosé dépassée au bord inférieur par un tuyauté.

Corsage froncé, décolleté carrément avec une épaulette en faille crème qui s'arrête à la ceinture.

Ceinture et encadrement du décolleté en galon brodé.

La manche est demi-courte avec un bracelet en galon dépassé par une dentelle. (Patron découpé.)

Bas rosés. Souliers satin noir.

Costume garçon de 8 ans. — Pantalon en petit drap gris. Gilet en sicilienne blanche, comme la cravate. Veste française à revers. Col et poignet en toile. (Patrons de la veste et du col en toile.)

CHRONIQUE



IL est un moment de l'année où les étalages sont amusants à examiner, c'est bien celui-ci... Peu ou point de nouveautés cependant parmi les objets d'étranges. Toujours, sur les livres, les mêmes couvertures éclatantes revêtues d'arabesques dorées, sinon le même texte. Toujours, parmi les jouets divers, l'innombrable phalange des poupées vêtues comme des Greenaways ou comme des jeunes personnes du temps de l'Empire. Toujours les mêmes pièces mécaniques faisant les délices des petits qui viennent les contempler, adorables à voir avec leurs yeux remplis d'admiration, leurs lèvres entr'ouvertes par une expression de plaisir et de naïve envie. D'ailleurs, avec la même satisfaction, ils ont regardé tous ces jours-ci les modestes crèches, les maigres sapins artificiels munis d'étoiles brillantes, les sabots poudrés d'une neige de haute fantaisie.

Aucune création originale non plus dans les objets destinés aux grands... Tout au plus, y a-t-il à noter deux teintes nouvelles pour les carnets de visite, porte-monnaie, etc. En effet, la couleur violette du tsar, le rose corail, sont supplantés cet hiver par un bleu pâle de turquoise et un rose tendre pareil à un pétale de fleur, sur lesquels se détache fort joliment un chiffre d'or.

Changement aussi dans les abat-jour, lesquels ont subi une transformation qui ne les rend point autrement gracieux. Maintenant, ils n'enveloppent plus la lampe qu'à une distance respec-

tueuse, ne sont plus ni plissés, ni coquettement chiffonnés, mais d'une simplicité inattendue, faits tout uniment d'une longue feuille de papier d'un blanc immaculé, dont les extrémités se rapprochent, évasant un peu vers le bas desdits abat-jour. Il est vrai qu'ils sont décorés de fleurs artistement jetées sur le fond blanc de neige, ou encore embellis par la présence de curieuses figurines qui semblent échappées de quelque gravure du temps de Charles X... Ne faut-il pas en tout, même sur les abat-jour, un grain de fantaisie plus ou moins accentué?

Il y a mieux que de la fantaisie dans les faïences que vient de nous présenter, dans son exposition annuelle, le céramiste Lachenal. Que de vraies faïences d'art y sont rassemblées, affectant les formes, les aspects les plus divers!... Tantôt ce sont des plaques peintes sur lesquelles se dessinent de fins et délicats paysages; puis des plats supportant de fantastiques animaux apparus sur des fonds bleu pâle ou vert d'eau; ou bien de grands vases dressant leur col élancé sous des grappes fleuries; ou encore des curieux groupes, tout de fantaisie, canetons et écrevisses s'attaquant dans un combat singulier, coqs dressés sur leurs ergots, etc.

Les Parisiennes, qui veulent tout voir, n'ont pas manqué d'aller faire leur visite à cette exposition fugitive... Et cependant combien elles ont, en ce moment, la vie remplie, grâce aux inévitables courses de fin d'année, aux visites qui ne chôment jamais, aux ventes de charité qui sollicitent leur attention et leur aumône, telle la vente organisée par l'*Hospitalité universelle*; grâce enfin aux réceptions de jour et de soir qui ont

déjà lieu. Mais une vraie Parisienne est-elle jamais lasse !

La semaine dernière, très brillant raout chez M^{me} P., à l'occasion du mariage de sa fille. Beaucoup de jolies femmes s'y trouvaient, habillées à ravir les yeux ; mais l'une des plus charmantes, sinon la plus charmante, était bien la jeune fiancée, avec sa délicate beauté de statuette de Saxe, adorablement simple de manières, menue et fine dans une délicieuse robe, signée Doucet, en soie rayée vert pâle et rose noisette, semée de petits bouquets d'un ton effacé, une haute ceinture de velours vert tendre enserrant la taille mignonne, les manches, d'une ampleur considérable, tombant jusqu'au coude, le corsage décolleté en carré sous un volant de légère dentelle bise qui, sur une épaule, voilait une petite touffe de roses.

Des fleurs, il n'y en avait pas seulement au corsage de la jeune fiancée, mais tous les salons en étaient embaumés : tubéreuses, lilas blanc, œillets délicatement carminés, roses à peine teintées qui se dressaient en gerbes triomphantes au-dessus des cadeaux reçus par la fiancée : dentelles admirables, éventail de plumes et d'écaille blonde chiffé de diamants ; nécessaire de toilette en vieil argent, missel ancien, grande Vierge d'ivoire reposant toute blanche dans un écrin de velours, auprès du collier de perles, des larges étoiles de diamants, des solitaires d'une grosseur telle qu'ils seront pesants pour la petite oreille destinée à les porter ; des bagues, bracelets, bibelots de toute sorte... En définitive, un jeune ménage très gâté que celui-là qui, le mariage célébré, va s'en aller joyeusement vers le Midi, où il trouvera le soleil, la lumière, biens dont nous jouissons peu à Paris, durant le détestable hiver de cette année.

Il est à remarquer, d'ailleurs, que le temps, si mauvais qu'il se montre, n'arrête nullement les femmes dans leur vie mondaine. Aux jours d'abonnement, qu'il vente, qu'il neige, que la pluie tombe diluvienne, leurs théâtres ont leur public accoutumé, les fidèles du vendredi de l'Opéra et du mardi de la Comédie-Française sont toujours à leur poste...

Durant cette dernière quinzaine, l'Opéra nous a donné une œuvre en un acte de M. Fournier, *Stratonice*. M. Fournier est un très jeune parmi les compositeurs modernes. Avec sa grande figure pâle, ses longs cheveux, sa haute taille maigre, il semble quelque « maître-chanteur » du Moyen âge, ressuscité pour faire entendre une musique très moderne à un public du XIX^e siècle finissant. Lui, au moins, n'aura point à se plaindre que ses œuvres lui soient restées trop longtemps en portefeuille, ainsi qu'il est arrivé à d'illustres maîtres, puisque, à moins de trente ans, il a eu les honneurs de la scène de l'Opéra.

Un sujet antique s'il en fût que celui qu'il a traité, non point tout à fait tel que vous le raconte une anecdote plus ou moins historique.

Mais nous n'y voyons pas moins que le roi Séleucus-Nicator était un père d'une générosité

remarquable, puisqu'il renonce à la femme qu'il aime pour la céder à son fils, à demi mort de désespoir, parce que, lui aussi, adore cette même princesse, belle naturellement comme toutes les princesses de tragédies et de contes de fées... Les mœurs et les sentiments étaient d'une simplicité extrême à cette époque. Mais est-il vrai que les princes et les médecins s'y habillaient aussi étrangement que nous les avons vus à l'Opéra ?...

La scène se passe en Syrie ; et le médecin grec, fringant comme un médecin échappé à la collection des « bons docteurs » de Gyp, était vêtu ainsi qu'un Japonais, tenait un écran à la main et portait un chapeau bien japonais attaché au milieu du dos... Pourquoi ?...

Quant au jeune prince malade d'amour il semblait, le soir de la répétition générale, habillé d'un élégant costume de bains bleu ciel qui, heureusement, a disparu lors de la première représentation sous un manteau ajouté fort à point. Un costume malencontreux eût été d'autant plus néfaste à ce jeune prince infortuné, qu'il avait déjà contre lui d'être représenté par un artiste de robuste apparence, possédant un air de parfaite santé, alors qu'on nous l'annonçait mourant, consumé par un mal mystérieux... Mais tout n'est-il pas convention au théâtre ? comme dirait M. Francisque Sarcey.

La musique de M. Fournier, passablement discutée par la critique, un peu obscure et recherchée, a été écoutée avec toute la somme d'attention que l'on peut demander au brillant public du vendredi, qui ne vient point ce jour-là à l'Opéra uniquement pour y entendre de la musique... Cela est chose reconnue...

Et cependant il serait fort injuste, sans doute, d'accuser de frivolité ces clubmen et ces femmes séduisantes... Soyez sûrs que les uns et les autres ne manqueront point d'ouvrir pour le feuilleter, sinon pour le lire, le dernier et beau roman de M. Bourget, *Cosmopolis*, qui est certes une œuvre forte dans le meilleur sens de l'expression.

Il se produit décidément une évolution dans le talent de M. Bourget, ainsi que semblait déjà l'annoncer sa *Terre promise*, parue il y a deux mois à peine. D'ordinaire, il se plaisait à nous montrer des personnages piétinant plus ou moins sur les terres du voisin. Dans la *Terre promise*, au contraire, il nous présente un homme qui voit le bonheur lui échapper, justement parce que, jadis, il n'a pas eu le respect du bien d'autrui. Or cette terre promise dans laquelle souhaitait ardemment pénétrer le héros de M. Bourget, Francis Nayrac, n'est autre que le mariage, assez malmené par bien des auteurs contemporains et cette fois hautement glorifié par M. Bourget. Beaucoup de critiques ont reproché à la jeune fiancée de Francis Nayrac de montrer une intransigeance excessive en se dérochant à l'amour de son fiancé parce qu'elle apprend tel épisode de son passé, qu'elle juge avec toute la sévérité de son innocence. Ces critiques-là ont bien l'air d'avoir apprécié la conduite de Francis Nayrac avec leur expérience d'homme ; et surtout, ils ne



Costume en drap pain brûlé, orné de jaguar.
De Madame Pelletier-Vidal, 19, rue de la Paix.

Costume en drap pain brûlé orné d'imitation de jaguar.
— Jupe ronde et plate garnie, devant, d'un motif en incrustation de jaguar.

Corsage légèrement drapé, se ferme de côté sous la draperie; il est serré à la taille dans une ceinture plissée en drap; une pointe de jaguar garnit le devant.

Manches bouffantes terminées par un poignet plat.

Collet jockey en drap froncé s'arrêtant sur l'épaule à la naissance du plastron.

Chapeau rond à bords relevés en velours mordoré, garni de plumes de deux tons.

Robe en drap héliotrope, garnie de fourrure noire. — Jupe à peine mouvementée, ronde, garnie au bas d'une frange de fourrure.

Corsage rentré dans la jupe sous une ceinture en faille noire nouée en longs pans tombant sur le côté; une frange de fourrure est fixée au ruban tout autour de la taille.

Revers coquillés entourant un gilet dont la pointe se perd sous la ceinture, en crépon violet plissé en biais et orné au milieu d'une petite passementerie.

Manche collante au poignet qui est garni de frange, le haut bouffant.

Capote en velours violet avec passe en crépon mauve drapé, ornée de plumes violettes posées devant et derrière; brides en velours mauve.

Robe de visites en veloutine rayée havane garnie de broderie orientale. — Jupe-fourreau rayée en biais,



Robe en drap héliotrope garnie de fourrure noire.
De la Scabieuse, 10, rue de la Paix.

bordée d'une jolie broderie encadrée de rubans de velours assortis, mais plus foncés.

Corsage en veloutine, les rayures, disposées en chevron, forment un corselet dont le haut est cerné par un ruban de velours; le bas est pris dans une ceinture en velours semblable. Figaro en soie havane recouverte de broderie orientale de tons multicolores, milieu froncé en veloutine, se perdant dans le corselet.

Manches bouffantes en veloutine, serrées au-dessus du coude par un velours noué de côté; bas de manches en broderie orientale.



Capote en feutre gris et velours fuchsia.
De Mademoiselle Hélène.



Chapeau en feutre pelucheux garni de velours assorti.
De Mademoiselle Hélène.

Col en velours.

Capote en velours mousse avec passementerie d'or posée sur la passe. Nœud de dentelle noire posé devant avec, au milieu, des aigrettes naturelles et jais mélangés. Brides en velours.

Capote en feutre gris doublé de velours fuchsia. — Le



Robe de visites en veloutine rayée havane
garnie de broderie orientale.
De Madame Galardi, 4, boulevard Malesherbes.

fond est plat et très petit. La passe, à droite, est repliée en un pli creux très original, au-dessus duquel s'élance un pouf de plumes panaché gris et fuchsia assorti au velours qui double la passe. Un nœud de faille et velours, dont la traverse est faite d'une ancienne boucle en strass, fixe les plumes dont une le dépasse sur le côté gauche.

Chapeau en feutre pelucheux à passe avançante, légèrement ondulée à droite. Un nœud volumineux en velours écossais s'appuie sur une calotte mitron, et du milieu s'élancent de légères fantaisies en jais fin.

paraissent pas très bien savoir ce qu'est une *vraie* jeune fille, — non pas une *Paulette*, — ni comprendre ce qui peut se passer dans une âme naïve, fraîche, adorablement limpide et aimante, un peu mystique et passionnée, atteinte d'autant plus profondément que sa première et cruelle désillusion lui vient de l'homme en qui elle avait une foi d'enfant. *Henriette Scilly* peut bien pardonner, mais elle ne peut pas oublier; et comme tous les êtres très jeunes et très droits, elle accomplit ce qu'elle croit être son devoir, sans pitié pour sa propre souffrance, entraînée par un besoin exalté de se sacrifier à ce qu'elle pense être utile au bien moral de l'homme aimé... C'est toujours le dogme antique de la Rédemption: l'innocent expiant pour le coupable, afin de le sauver.

M. Bourget paraît sentir profondément la puissance et, en quelque sorte, la fatalité de cette loi, car, dans *Cosmopolis*, quelles pures victimes expient encore les fautes, les trahisons, l'avilissement de ceux qui les entourent!... Ils sont nombreux et variés les personnages qui figurent dans ce nouveau roman, représentant les races diverses de notre vieille Europe, en reproduisant les traits distinctifs cachés sous le vernis uniforme de la civilisation et apparus en pleine lumière dès que la passion les réveille.

Tous ces cosmopolites se meuvent sous le regard curieux de Julien Dorsenne, l'écrivain sceptique, dilettante, l'analyste impitoyable, ayant « plus de nerfs que de cœur », qui les contemple avec amusement, — et cela à la grande indignation de son vieil ami le marquis de Montfanon, un croyant et un homme d'action, — jusqu'au moment où, mêlé malgré lui à de graves événements, arraché pour jamais à sa sereine et égoïste indifférence, il laisse échapper ce cri d'involontaire angoisse :

« Pensez-vous qu'il y en ait un seul qui refusât le martyre, s'il devait en même temps avoir la foi? »

Ainsi voilà qu'à son tour, M. Paul Bourget vient, par la voix de son héros, proclamer la sécheresse dissolvante de l'analyse sans merci, l'inanité et la tristesse infinie du scepticisme...

Combien n'y en a-t-il pas, à notre époque, de pauvres âmes qui cherchent aussi avec passion la vérité... Que n'écoutent-elles la parole consolante du cantique de Noël : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

CONSTANCE.

RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

M^{me} Edlihtam. — Doit être depuis une semaine au moins en possession de son ouvrage, qui est accompagné du prix obtenu.

Nous prions M^{me} Anek de lire la réponse précédente..

M^{me} de U. — Pour un dîner de cérémonie, le linge de table blanc. Les services de fantaisie brodés ou brochés de

plusieurs couleurs, sont réservés pour les dîners intimes. Nous ne pouvons affirmer que cette mode prendra, quoiqu'elle soit élégante. Au milieu de la table, surtout de fruits; aux deux bouts, gerbes de fleurs. Voilà un léger changement dans l'ordonnance de la table, qu'il nous semble bon de vous indiquer.

LE VIOLON DE PAGANINI

(NOUVELLE)



MONSIEUR Durenel, riche banquier de Paris, s'ennuyait en dépit de ses millions. Il avait cependant, outre la fortune, d'autres éléments de bonheur; une douce compagne, un fils qui donnait les plus belles espérances, et une nièce charmante dont il était le tuteur et qu'il aimait comme sa fille. Henriette — c'était le nom de la nièce — avait atteint sa dix-huitième année! elle avait tous les dons du cœur et tous les prestiges de la beauté.

Sa vive gaité et sa gracieuse amabilité n'étaient pas les moindres attraits de la maison du richissime banquier. Le désir de marier convenablement sa nièce avait parfois tiré M. Durenel de son apathie ordinaire, et la difficulté de trouver un parti convenable lui avait donné, une fois ou deux, une velléité de préoccupation qui contrastait avec les tendances habituelles de son caractère; mais ces accès d'activité morale étaient de courte durée, et il retombait bientôt dans son insouciance et dans l'ennui qui en était la suite. Il

se disait qu'après tout, sa nièce, bien que moins riche que lui, l'était encore assez pour trouver un mari. Pourtant il regrettait, aussi vivement que sa nature pouvait le lui permettre, que son fils fût trop jeune de quelques années; car il n'aurait pas hésité, malgré l'exiguïté relative de la dot de sa pupille, à conclure une alliance qui l'eût débarrassé de son unique souci. Quoi qu'il en soit, il s'ennuyait royalement, et c'est à peine si la tendre sollicitude de M^{me} Durenel, les caresses de son fils et le suave sourire d'Henriette parvenaient à dérider son front une fois tous les huit jours.

Pendant qu'il était encore dans les affaires — et il y a de cela quelques années — M. Durenel avait eu un commis qui lui rendit un service signalé dans la circonstance que nous allons raconter.

Il faut dire d'abord que le banquier était loin cependant d'avoir eu pour son commis de généreux procédés, car l'ayant un jour surpris à jouer du violon au moment où il le croyait occupé à faire la balance du compte, il l'avait mis à la porte sans pitié. Ce jeune homme, nommé Philippe Forestier, qui avait un véritable talent pour la musique, abandonna complètement la carrière des calculs d'intérêts, qui ne lui rapportaient que peu, pour suivre sa vocation, — et le banquier et le commis s'étaient perdus de vue.

Un an après, le hasard les rassembla à Rome. *En pays étranger, deux compatriotes sont facilement deux amis*, surtout si ce sont deux anciennes connaissances. Et puis, notre artiste avait déjà une certaine célébrité, et un négociant chez lequel ils se rencontrèrent ne pouvait trouver assez d'éloges pour témoigner l'admiration que lui inspirait le talent du jeune Français. Toujours est-il qu'ils quittèrent bras dessus, bras dessous, la maison de leur ami commun, et que, tout à l'épanchement des mille choses que deux compatriotes, dont l'un aborde seulement la terre étrangère, peuvent avoir à se raconter, ils négligèrent de prendre une voiture. Tout en marchant et en causant, ils s'égarèrent dans les rues de Rome et arrivèrent dans un carrefour désert que surplombaient d'antiques arcades délabrées.

Au moment où ils essayaient de s'orienter, cinq énormes gaillards sortirent tout à coup du milieu des ruines, les garrottèrent en un clin d'œil, leur bandèrent les yeux et les entraînèrent, sans qu'il leur fût possible de tenter même la moindre résistance.

Ils étaient tombés entre les mains d'une de ces bandes de hardis voleurs qui naguère encore désolaient la ville éternelle à la barbe de sa police, et qui, de nos jours, n'ont pas encore complètement abdiqué. Après une demi-heure de marche forcée à travers toutes sortes d'obstacles, ils arrivèrent en un lieu où il leur fut permis de quitter leurs bandeaux. Ils se trouvaient dans un petit salon bien meublé, mais éclairé par cinq ou six torches portées par autant de bandits qui se donnaient l'air de valets de bonne maison. La lumière fumeuse et vacillante de ce luminaire funèbre prêtait aux objets un aspect des plus

fantastiques; des armes bizarres s'étaient çà et là. Les voleurs qu'on apercevait à la porte, sans pouvoir en apprécier le nombre, présentaient sans cesse leur profil farouche, mais ne franchissaient pas le seuil de cette pièce singulière qui semblait être le cabinet de *travail* du capitaine de la bande. Ce chef était un homme dans la force de l'âge, d'une complexion délicate, qui ne paraissait guère en harmonie avec les rudes exigences de sa *charge*. Il avait un costume moitié militaire, moitié civil qui lui donnait une certaine ressemblance avec un héros de mélodrame. Du reste, il avait des manières polies, et ce fut avec un gracieux sourire qu'il invita ses deux hôtes à s'asseoir.

« Messieurs, leur dit-il en assez bon français, je ne doute pas que vous n'ayez déjà compris l'importance des rapports que le *hasard* vient d'établir entre nous, — et il signala le mot *hasard*. — Vous avez mis le pied sur mon domaine, et vous ne vous étonnerez pas que j'exige le tribut qui me revient en pareille circonstance. Pour nous éviter aux uns et aux autres les désagréments d'une discussion superflue, je vous dirai que je sais, si je suis bien renseigné — et je crois l'être — que vous êtes des gens bien élevés et parfaitement à même d'acquitter la petite *contribution* à laquelle j'ai droit. Que ce mot de *contribution* ne vous effraie pas outre mesure, *continua-t-il en regardant le banquier*, sur lequel le mot avait produit une impression que le bandit avait remarquée; nous ne sommes pas des juifs, mais de bons chrétiens, et nous ne réclamons des gens que ce qu'ils peuvent raisonnablement donner; *nos clients n'ont jamais qu'à se louer de nos procédés*, tant qu'ils se comportent avec nous comme il convient. Il est vrai que nous avons à notre disposition des moyens quelque peu *sévères* pour arriver à l'exécution de nos ordonnances; mais je vous dirai que nous sommes rarement obligés d'y recourir; car chacun sait qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, d'échapper à notre justice, quand on a été de mauvaise foi avec nous. C'est assez vous dire, messieurs, que vous devez être parfaitement tranquilles et qu'il pouvait vous arriver pis. Vous voudrez bien avoir l'obligeance de m'indiquer, non votre hôtel, car je le sais, mais la personne à qui mon homme de confiance devra s'adresser pour lui réclamer de votre part le tribut auquel vous vous trouvez astreints. Voici tout ce qu'il faut pour écrire. Pendant que mon intendant, porteur de vos ordres, ira chercher la somme, je vous prierai de me faire l'honneur d'accepter avec moi un verre de xérès et de manger une tranche de chevreuil, si le cœur vous en dit. Je vous répète que nos demandes n'ont rien d'exagéré; vous allez en juger: je sais pertinemment que vous possédez au moins cinq millions; eh bien! nous n'en prélèverons que la dixième partie, soit cinq cent mille francs, à la condition pourtant qu'ils me seront remis cette nuit même. »

A l'audition de cette sentence, le financier fut atterré; il allait parler et probablement compromettre une situation déjà passablement critique;

son compagnon le devina et le prévint en poussant un grand éclat de rire. Ce fut au tour des bandits à témoigner de l'étonnement.

« Ah ! ah ! fit l'ancien commis de banque en s'interrompant sans cesse pour donner libre cours à son hilarité, le tour est bon !... Mystifié ! attrapé ! cher monsieur !... c'est ici le cas de dire : les voleurs sont volés ! Vous avez joué de malheur, et vous en serez pour vos frais de police !... Vous êtes tombés juste sur les deux mortels les moins en état de payer les frais de votre admirable diplomatie !... vous avez devant vous un musicien et un poète ! »

Et il donna de plus belle accès à son rire, qui n'était que faiblement contagieux pour le banquier.

Le chef de bandits comprit qu'il avait affaire à forte partie. La franche hilarité du plus jeune de ses deux hôtes ne semblait pas l'avoir complètement convaincu.

« Messieurs, dit-il sérieusement, ne plaisantons pas ! le temps est précieux, aussi j'aime à terminer rondement les affaires. Ce n'est pas la première fois, du reste, que l'on a essayé d'avoir recours à de semblables subterfuges, mais on n'a jamais réussi. Je vous prie donc, messieurs, dans votre intérêt, d'agir aussi franchement à mon égard que je le fais envers vous. Dans dix minutes, ce ne sera plus cinq cent mille francs que vous aurez à payer, mais un million. »

Le banquier allait parler ; heureusement son compagnon le prévint encore.

« Ah ! très cher capitaine, vous écorcheriez bien tous les musiciens et tous les poètes du continent que vous n'en obtiendriez pas cent mille francs !... Tenez, je vous plains !... Votre police est mal faite. Vous demandez deux millionnaires, et l'on vous amène deux artistes !

— Ah ! ah ! ma police est mal faite ! nous allons bien voir !... Quel est celui de vous deux qui est musicien ?

— Moi ! dit avec assurance Philippe Forestier.

— Bien ! Votre instrument ?

— Le violon.

— A merveille !... Attendez ! »

Et il ouvrit une armoire d'une forme bizarre ; il en sortit une boîte à violon d'un travail délicat, l'ouvrit et en tira un violon et son archet qu'il remit à l'étranger en l'invitant poliment à faire montre de son savoir.

Celui-ci ne se fit pas prier, examina d'abord attentivement l'instrument, qui lui parut parfait de forme et de sonorité, préluda rapidement, serra deux cordes et commença. Aux premiers coups d'archet qu'il donna, le bandit se leva d'étonnement, et l'artiste avait à peine joué cinq minutes que, sous le corridor, retentissaient des bravos frénétiques, et que dix têtes affreuses, mais enthousiastes, se pressaient dans l'embrasure de la porte. Les bandits qui portaient les torches les secouaient d'une façon désordonnée en signe d'approbation, mais le plus charmé de tous était le capitaine.

« Je ne sais comment vous remercier, monsieur, dit-il, pour le plaisir que vous venez de me procurer... Je ne saurais non plus assez vous dire combien je regrette, pour vous, l'erreur dont vous avez été victimes... Veuillez bien, je vous prie, me dire quel dédommagement je vous devrai. Et d'abord, je serais le plus heureux des hommes si vous vouliez bien accepter ici un modeste déjeuner. »

Les deux Français n'eurent garde de refuser. Une table fut servie à la hâte devant laquelle ils s'assirent avec le capitaine et trois autres voleurs qui, à en juger par leurs manières relativement décentes, devaient occuper un rang important dans la bande. A la prière du chef, le dilettante exécuta plusieurs morceaux qui soulevèrent des tonnerres d'applaudissements. Puis, le prétendu poète fut invité à déclamer quelques vers de sa composition. Le banquier ne brillait pas par un grand fonds de littérature ! la poésie surtout n'avait jamais été son fort, et il avait beau s'ingénier à sonder les replis de sa mémoire rebelle pour voir s'il n'y retrouverait pas quelques lambeaux de strophes apprises au collège, rien n'en sortait. Pendant qu'il était ainsi à la torture et qu'il avait aux yeux de ses compagnons l'air de méditer profondément, il eut enfin une réminiscence qui le sauva : il se rappela trois ou quatre couplets bachiques, et il les déclama avec emphase aux applaudissements réitérés de son auditoire.

« Encore une fois, messieurs, leur dit l'aimable bandit, je vous ai réellement trop d'obligation ! »

Et prenant le violon, il ajouta :

« Voici un instrument auquel je tiens beaucoup, et vous me comprendrez sans peine, lorsque vous saurez que c'a été le violon chéri du célèbre Paganini. Je n'ai pas à vous dire par quelle suite d'aventures extraordinaires il se trouve entre mes mains ; mais je puis vous assurer que c'est bien là son violon authentique. Le bois en est un peu usé ; néanmoins, c'est un rare instrument à tous égards. Il est pour moi d'une valeur inappréciable. Ma gratitude pour vous est si profonde, que je n'ai pas la prétention de m'acquitter pleinement en vous l'offrant, monsieur l'artiste. »

Notre musicien, aux yeux duquel un violon de Paganini avait bien au moins autant de valeur qu'il en pouvait avoir aux yeux du bandit, accepta sans cérémonie, d'autant plus qu'il n'avait aucune raison de douter de l'assertion de ce singulier amphytrion qui, après s'être de nouveau confondu en excuses, les fit reconduire comme ils étaient venus.

Quand les deux amis sentirent qu'ils n'étaient plus suivis, ils enlevèrent leurs bandeaux et se trouvèrent sous les vieilles arcades où ils avaient été si inopinément accostés, il y avait trois ou quatre heures. Le jour commençait à poindre. Le banquier, qui avait conçu une subite affection pour son ancien commis, dont le sang-froid et la présence d'esprit venaient de le tirer d'un danger peu commun, ne voulut plus s'en séparer. Bon gré, mal gré, il l'emmena à son hôtel, et, quel-

ques jours après, ils reprirent ensemble le chemin de la France.

A Paris, le banquier, quoique absorbé par ses opérations de Bourse, n'oublia cependant pas son ancien commis, son sauveur de Rome, qui, malgré un talent incontestable, avait eu bien de la peine à se créer une position plus que modeste. Lorsque M. Durenel eut complètement renoncé aux affaires et qu'il eut plus de loisirs, il allait souvent voir le musicien, qui était également le bienvenu dans la maison du millionnaire.

M. Durenel s'ennuyait — nous l'avons dit — et ses fréquentes visites au musicien n'apportaient pas un bien grand remède à son ennui qui avait tous les caractères du spleen. Cependant il y avait une chose capable de faire vibrer le cœur du banquier : c'était le violon de Paganini... non pas les divins accords qu'un maître habile pouvait en tirer, mais tout simplement l'instrument, rien que l'instrument avec ses cordes et son archet. Il eût fait des folies pour avoir ce précieux violon qui était devenu l'objet de ses pensées, depuis qu'il n'allait plus à la Bourse. Mais le musicien paraissait y tenir d'une façon non moins singulière, puisqu'il en avait refusé dix mille francs que le financier lui avait offerts, un jour que son idée fixe avait eu un redoublement de ténacité.

L'ex-banquier revenait néanmoins sans cesse à la charge, mais sans plus de succès.

Enfin, un matin, l'artiste voit arriver son ami plus sombre, plus préoccupé que de coutume.

« Il me faut absolument le violon, dit-il en l'abordant.

— Bah ! fit l'artiste, j'y tiens trop moi-même.

— Cent mille francs !

— Non !

— Deux cent mille francs !

— Non !

— Trois cent mille francs ! »

L'artiste réfléchit, puis se parlant à lui-même :

« Parbleu, dit-il, je suis un fameux imbécile !... »

S'adressant à son interlocuteur :

« Trois cent mille francs, c'est trop, mon cher : mais je puis en accepter deux cent mille, d'autant plus que l'instrument vous a fait gagner une somme assez ronde... Prenez-le, et qu'il n'en soit plus question. »

M. Durenel sortit un volumineux portefeuille, en tira plusieurs liasses de billets de banque, compta rapidement deux cent mille francs, saisit avec transport le violon tant convoité, et s'en alla le plus heureux des hommes.

Le soir du même jour, l'artiste, en habit de gala, se faisait annoncer chez son ami le millionnaire. La maison lui parut avoir un plus joyeux aspect que d'habitude ; tout le monde était souriant, Durenel lui-même était de bonne humeur.

« Eh parbleu, mon ami, vous êtes bien aimable de venir !... Nous parlions justement de vous... Ma nièce nous lisait un petit article où il est question du dernier concert... et je m'aperçois avec plaisir qu'on vous rend justice, cette fois... Mais pourquoi cette tenue de cérémonie ?

— Ah ! mon cher, dit l'artiste, c'est que la circonstance est grave... Vous ne vous douteriez pas du motif qui... Voyons, comment vais-je vous dire ça ?... Ma foi, je viens tout bonnement vous demander la main de M^{lle} Henriette, votre nièce !

— Tiens ! tiens !... Tout d'un coup, comme ça ! et sans rien lui en dire, à elle ?

— J'ai l'aveu de M^{lle} Henriette, et je n'attendais qu'un peu de fortune pour venir vous demander le vôtre. Vous savez que la capricieuse déesse a bien voulu me faire une petite visite ce matin, et je m'empresse de tirer de ses dons le plus précieux avantage que j'en puisse jamais attendre. »

Deux mois après, l'heureux mariage de Philippe et d'Henriette se célébrait à l'église Saint-Philippe-du-Roule.

Et l'ancien banquier Durenel, tout à la joie de posséder son violon Paganini, se sentait de la meilleure humeur du monde.

Que d'influence dans un violon !

✻ FIN ✻

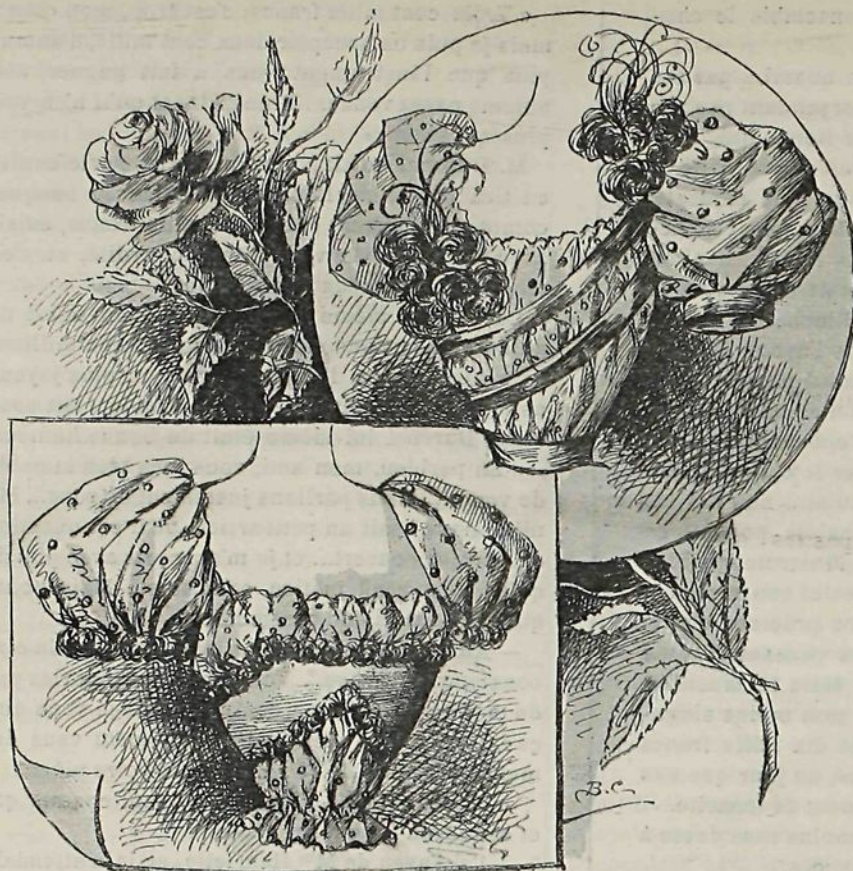
ANECDOTE

Après la mort de la reine Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, M. de Louvois suppliait M^{me} de Maintenon d'aller chez Madame la Dauphine pour l'empêcher de suivre le roi à Saint-Cloud et lui persuader de garder le lit, parce qu'elle était grosse et qu'elle avait été saignée.

— Le roi n'a pas besoin, disait M. de Louvois, de toutes ces démonstrations d'amitié, et l'Etat a besoin d'un prince.

(Souvenirs de M^{me} de Caylus.)





Deux corsages pour robe de bal ou de soirée.
De Madame Turle, 9, rue de Clichy.

Corsages de soirée. — En mousseline de l'Inde, semée de pastilles. Décolleté carrément, ce corsage se fronce en haut et en bas et se trouve maintenu par un corselet de faille lacé devant, échancré en cœur au-dessus de la taille, et bordé d'un marabout frisé en soie assortie.

Autre corsage en mousseline de l'Inde, semé de pois ou de fleurettes. Deux rubans de satin disposés en sautoir traversent, devant et derrière, le corsage froncé. Ceinture assortie. Deux bouquets de plumes, mélangés de croses légères, se placent, l'un, sur l'épaule, l'autre, à l'angle de la poitrine. Gros bouffant aux manches, serré dans un poignet de satin.

A ce numéro sont jointes
la Gravure coloriée 4917

Et une *Feuille de Patrons*
et de Broderies :

PATRON : Corsage de soirée pour fillette de 15 ans. — Veste et col pour garçon de 8 ans.

BRODERIES : Chemin de table feston et broderie russe. — Deux encadrements au feston pour taie d'oreiller. — Un encadrement broderie Renaissance. — Suite de l'alphabet.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MENU D'UN DINER OFFICIEL DONNÉ EN LA BONNE VILLE DE ROUEN EN L'AN DE GRACE 1892

Hors-d'œuvre.

Filets de soles sauce La Hire.

Filet de bœuf sauce orléanaise.

Suprême de volaille de Reims.

Truffes à la Dunois.

Homards à la Xaintrailles.

Punch glacé Charles VII.

Canetons à la rouennaise.

Galantine de faisan à La Trémoille.

Salade.

Cèpes à la Formigny.

Écrevisses de Domremy.

Glace Jeanne d'Arc.

Dessert.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, Imprimeur breveté, 24 rue Chauchat.



Journal des Dames et des Modes

N° 4917

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne 48

Coiffures de Jeunes Filles de M^{me} GRADOZ, 67, Rue de Provence.
 Costumes de Garçons de la Maison LAGROIX B^d Haussmann, 62. Corsels
 de M^{me} EMMA GUELLE, 3, Place du Théâtre Français, Eventail de la
 M^{on} KEES, Rue du 4 Septembre, 28, Etoffes de la M^{on} ROULLIER,
 27, Rue du 4 Septembre